

Spahis

Pour la cavalerie ottomane, voir Sipahi.

Les **spahis** sont des unités de cavalerie française de l'armée d'Afrique, ayant existé entre 1834 et 1964.

Ils sont à l'origine un corps de cavalerie traditionnel du dey d'Alger. Corps de prestige, il est ensuite, après la conquête de l'Algérie par la France, intégré à l'armée d'Afrique appartenant à l'armée de terre française. Ils sont dirigés par le chaouch et participent à la « pacification » du territoire auprès des bureaux arabes (bureaux de cercle ou bureaux de subdivision). Le modèle des corps de cavalerie spahis inspire ensuite celui d'autres corps en France métropolitaine et dans d'autres pays anciennement protectorats ou colonies françaises (Tunisie, Maroc, Sénégal, etc.).

Histoire





Un spahis du dey d'Alger lors de la bataille de Sidi Khalef (1830).
Spahis algériens du dey d'Alger, en 1820.

Les spahis sont à l'origine un corps de cavalerie algérien qui sont aux ordres du dey d'Alger. Leur nom dériverait du mot *sbah*, en arabe : matin ; ce sont littéralement les « cavaliers du matin »¹. Ils sont à l'origine organisés par les Barberousse à qui les janissaires ne suffisent pas face à la cavalerie autochtone algérienne des tribus dissidentes. Les Barberousse créent donc au XVI^e siècle en Algérie, un corps de cavalerie régulier sur le modèle ottoman².

Si on remonte aux racines ottomanes du corps des spahis, ce serait un mot d'origine turque et persane, سپاهی *sipâhi*, signifiant « soldat » dont la traduction la plus acceptée est celle de « cavaliers »^{3,4}. Les troupes indigènes en Inde, formées d'abord par Joseph François Dupleix, puis par les Anglais, ont été appelées, par déformation du mot turc, cipaye ou *sepoy*⁵.

À l'origine, les « sibahis » sont des cavaliers fournis par les tribus inféodées à l'Empire ottoman qui viennent renforcer les effectifs de Mamelouks (troupes régulières) lorsque l'ampleur des opérations le nécessite.

Ils se payent sur le terrain en pillant les lieux où ils interviennent et, une fois l'opération terminée, rejoignent leurs tribus d'origine.

Le dey d'Alger, destitué lors de l'arrivée des Français, dispose de Zouaves et de « Sibahis », turcs en majorité. Se trouvant sans emploi, ils se rangent en 1830 sous la bannière de Yusuf (Joseph Vantini, dit Youssouf)⁶ qui se met au service de la France et en fait des troupes efficaces et redoutées, contribuant à la conquête de l'Algérie. Francisé, le mot devient *Spahi*.

En Algérie

Guillaume Stanislas Marey-Monge, colonel des spahis réguliers, Jean-Baptiste Leclerc, XIX^e siècle, Musée de l'Armée, Paris.

Ces cavaliers, commandés par le « colonel-agma » Marey et recrutés par Joseph Vantini (dit Youssouf), sont d'abord appelés « chasseurs indigènes » puis « Mamelouks », avant de prendre le nom de « Spahis ». Leur existence est officialisée par quatre textes législatifs :

- la loi du 9 mars 1831 autorise les généraux commandant les pays occupés à former des corps militaires composés d'indigènes et d'étrangers. C'est la première consécration des tirailleurs, zouaves, chasseurs indigènes, légionnaires... ;

- une ordonnance du 10 septembre 1834 prescrit la formation à Alger d'un corps de cavaliers indigènes sous la dénomination de spahis réguliers ;
- l'ordonnance du 7 décembre 1841 crée un corps unique de cavaliers indigènes. Est ainsi régularisé leur emploi depuis plus de dix ans par le corps expéditionnaire français en Algérie ;
- l'ordonnance du 2 juillet 1845 crée trois régiments de spahis : le 1^{er} régiment de spahis algériens à Alger, le 2^e régiment de spahis algériens à Oran, et le 3^e régiment de spahis algériens à Bône.

Ces formations se couvrent de gloire dans la quasi-totalité des combats, qu'ils ont menés aux côtés des zouaves, qui émaillent la conquête de l'Algérie et contribuent largement au succès des armes de la France.

Leurs principaux faits d'armes sont :

- l'expédition de Constantine en 1836 ;
- l'expédition de Constantine en 1837 ;
- l'expédition des Portes de Fer en 1839 ;
- le Collo en 1843 ;
- la prise de la smala d'Abd el-Kader en 1843 ;
- la bataille d'Isly en 1844 ;
- les Aurès en 1846 ;
- la prise de Zaatcha en 1849 ;
- la prise de Laghouat en 1852 ;
- le Hodna en 1864 ;
- la Kabylie en 1871.

En dehors des combats, les **smalas de spahis** furent le principal instrument de la « **colonisation militaire** » après les expériences de Bugeaud avec des soldats français⁷



Spahis vers 1843.



François Hippolyte Lalaisse : *Spahis en uniforme du Second Empire.*



Brigadier-chef du 2^e régiment de spahis algériens lors de la bataille de La Horgne. Mai 1940.



Halte de Spahis auprès d'une Source
Théodore Chassériau
Musée du Louvre⁸

Hors d'Algérie



Spahis sénégalais en 2012.

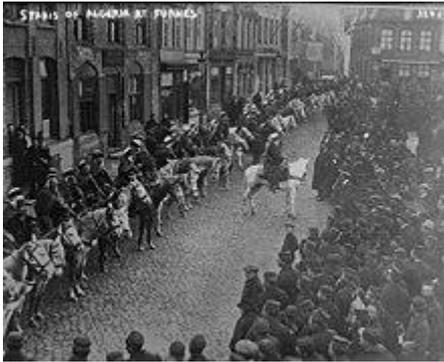


Spahi marocain (1940).

Né en Algérie, le modèle spahi est repris ailleurs par l'armée française :

- en Crimée, en 1854, où Joseph Vantini, dit Yousouf est chargé de mettre sur pied des escadrons de cavaliers autochtones, les spahis d'Orient, ou « Bachi-bouzouks » ;
- pendant la guerre franco-allemande de 1870 (en petit nombre)⁹ ;
- en Tunisie, où le 4^e Spahi est formé le 1^{er} octobre 1886 ;
- au Maroc, avec la participation d'escadrons algériens à l'expansion française, puis avec la création, en 1912, de dix escadrons de spahis formés avec les tabors de cavalerie du sultan du Maroc ;
- au Sénégal, l'ancienne Garde coloniale de spahis sénégalais est aujourd'hui la composante principale de la Garde présidentielle ;
- en Indochine française, où sont créés les spahis cochinchinois (1862-1871) et les spahis tonkinois (1883-1889), à l'image des spahis sénégalais (voir cavalerie indigène de l'Indochine).
- et aussi au cours de l'expansion coloniale de la III^e République où des unités algériennes et marocaines prennent une part active aux campagnes d'Extrême-Orient, d'Afrique et de Madagascar.

Première Guerre mondiale



Spahis d'Algérie à Furnes, Belgique. Un campement de spahis marocains à Ribécourt, au début de la Première Guerre mondiale.

En 1914, existent quatre régiments de spahis algériens en Algérie française encasernés à Médéa, Sidi-bel-Abbès, Batna et Sfax (en Tunisie). Un 5^e régiment de spahis algériens est créé lors de la mobilisation générale d'août 1914 ; et, un mois plus tard, en septembre, est constituée une brigade de marche à l'aide d'escadrons provenant de toutes les unités. Cette brigade, commandée par le colonel Martin de Bouillon se compose des 1^{er} (lieutenant-colonel Schneider) et 2^e (colonel Couverchel) régiments de marche des spahis qui, en août 1915, sont renommés 6^e et 7^e spahis algériens. Un éphémère Régiment de spahis auxiliaires algériens (RSAA) est créé en août 1914 pour combattre sur le front français et rapatrié en septembre 1915. Les spahis algériens combattent dès le début des hostilités.

Pendant ce temps-là, au Maroc, les autorités françaises réunissent quatre escadrons auxiliaires de chasseurs marocains et les dirigent sur la France, où, aux ordres du commandant Dupertuis, ils forment le régiment de marche de chasseurs indigènes à cheval qui devient, le 1^{er} janvier 1915, le Régiment de marche des spahis marocains (dépôt à Arles). Quant aux escadrons auxiliaires restés au Maroc, ils donnent naissance au 2^e régiment de spahis marocains, lequel sert d'unité de relève au 1^{er} régiment de spahis marocains alors en première ligne en France, puis, à partir de mars 1917, à l'armée d'Orient où il mène force combats qui, en 1918, l'entraînent jusqu'au Danube et à Budapest. Dans cette ville, le 31 décembre 1918, soit plus d'un mois après l'armistice, lors d'un raid sur le château de Foth, il capture le maréchal von Mackensen et tout son état-major.

Décorations

Les régiments suivants furent décorés de la croix de guerre 1914-1918 :

- 1^{er} Régiment de Marche Spahis Marocains (1^{er} RMSM), avec cinq palmes : il est le régiment de cavalerie le plus décoré de l'armée française. Son étendard est le seul des emblèmes des unités de cavalerie à être décoré de la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire¹⁰.
- 4^e régiment de spahis tunisiens (4^e RST), avec une palme et une étoile vermeil

Entre-deux-guerres

Durant l'Entre-deux-guerres, le nombre de régiments de spahis est triplé par rapport aux effectifs de 1914.

En 1921, on dénombre douze régiments de spahis :

- 5 en Algérie française ;
- 4 au Protectorat français au Maroc ;
- 2 au Levant (Moyen-Orient, Mandat français sur le Liban et la Syrie : Liban et Syrie actuels) ;

Seconde Guerre mondiale



Officiers de spahis (1939).



Spahis

marocains (1940).

De nombreux escadrons de spahis constituent les unités de reconnaissance des formations militaires françaises à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En métropole, à la déclaration de guerre sont présentes les :

- 1^{re} brigade de spahis avec le 4^e régiment de spahis marocains et le 6^e régiment de spahis algériens, stationnée à Compiègne.
- 2^e brigade de spahis avec le 7^e régiment de spahis algériens et le 9^e régiment de spahis algériens, stationnée à Vienne et Montauban.

Par la suite, s'y ajoutent :

- la 3^e brigade de spahis avec le 2^e régiment de spahis marocains et le 2^e régiment de spahis algériens.

La part la plus importante dans les combats est prise par les 1^{re} et 3^e brigades dans les Ardennes (bataille de La Horgne). La 2^e brigade surveille la frontière suisse jusqu'au 9 juin ; le 9^e régiment de spahis algériens se distingue par sa résistance du 18 au 20 juin, à Vercel.



Spahis à Sidi Bouzid, février 1943.



Insigne du 3^e RSAR.

Après l'armistice de 1940, une partie du 1^{er} escadron du 1^{er} RSM, commandé par le capitaine Paul Jourdiar, quitte clandestinement la Syrie dès le début juillet 1940, pour rejoindre les Britanniques en Palestine. Il est l'une des premières unités de la France libre à reprendre le combat : en Érythrée, puis en Syrie, à El-Alamein, en Tunisie ; il se renforce progressivement pour devenir le 1^{er} régiment de marche de spahis marocains de la célèbre 2^e division blindée du général Leclerc.

D'autres régiments sont reformés en Afrique du Nord dans le cadre de l'armée d'armistice, puis, après le débarquement allié de 1942, ils font partie :

- du corps expéditionnaire français en Italie aux ordres du général Juin ;
- de la 1^{re} armée du général de Lattre de Tassigny.

Participation des spahis aux campagnes de la libération

- 1941 Érythrée, Syrie : Escadrons de spahis de la France libre
- 1942 Libye, Égypte : 1^{er} RMSM
- 1942-43 Tunisie : 1^{er}, 3^e et 6^e RSA, 4^e RST, 1^{er} RMSM
- 1943 Corse : 4^e RSM
- 1943-44 Italie : 3^e RSA, 3^e et 4^e RSM.
- 1944-45 France : 1^{er}, 2^e, 3^e et 7^e RSA, 1^{er}, 3^e, 4^e et 5^e RSM, 1^{er} RMSM.
- 1945 Allemagne : 1^{er}, 2^e, 3^e et 7^e RSA, 3^e, 4^e et 5^e RSM, 1^{er} RMSM.

Subordination

]

- les 1^{er} RSA et 2^e RSA étaient les régiments de reconnaissance de la 1^{re} armée du général de Lattre,
- le 1^{er} RMSM était le régiment de reconnaissance de la 2^e DB,
- le 3^e RSA était le régiment de reconnaissance de la 3^e DIA,
- le 3^e RSM était le régiment de reconnaissance de la 2^e DIM,
- le 4^e RSM était le régiment de reconnaissance de la 4^e DMM,
- les 7^e RSA et 5^e RSM, régiment hippomobiles, formaient la 1^{re} brigade de spahis a la disposition de la 1^{re} armée,
- le 1^{er} RSM, en réserve générale, fut employé pour la réduction de la poche de Royan.

Décorations

Les régiments suivants furent décorés de la croix de guerre 1939-1945 :

- 1^{er} RSA, avec une palme et une étoile de vermeil,
- 2^e RSA, avec deux palmes,
- 3^e RSA, avec trois palmes
- 6^e RSA avec une palme
- 7^e RSA avec une étoile de vermeil
- 2^e RSM, avec une palme et une étoile argent
- 3^e RSM, avec deux palmes
- 4^e RSM, avec trois palmes,
- 1^{er} RMSM avec deux palmes.

Indochine et Madagascar

Dès fin 1945, un escadron de spahis, le 7^e escadron du 1^{er} RMSM équipé d'automitrailleuses M8 (AM M8), est engagé dans la guerre d'Indochine avec le groupement de marche de la 2^e division blindée, jusqu'en novembre 1946. Une autre unité principalement équipée d'AM M8, le régiment de marche de spahis d'Extrême-Orient, arrive en février 1947 puis est renommée 2^e régiment de spahis marocains en mai 1947. Il est rejoint par le 6^e RSM en février 1949. Le groupe d'escadrons de spahis marocains, venu en renfort en septembre 1949, est renommé 5^e RSM en janvier 1950. Il est équipé de nombreux modèles différents de véhicules de reconnaissance ou de transport. Le 8^e régiment de spahis algériens arrive en renfort en avril 1950. D'abord unité d'infanterie portée sur *Halftracks*, il devient mixte en mai 1953 avec des chars M24 et de l'infanterie sur *Halftracks* et sur camions¹¹.

De 1947 à 1949, un escadron autonome de marche de spahis algériens est engagé à Madagascar contre les rebelles. Créé comme unité à cheval, il est motorisé avec des *Jeeps* et des *Bren Carriers* avant son embarquement pour l'île. Sur place, il reçoit des véhicules amphibies Crabes (nom français du M29 *Weasel*).

Conflit tunisien : 1952-1954

4^e régiment de spahis tunisiens

En 1952, après l'arrestation de Bourguiba, la révolte éclate en Tunisie. Deux escadrons à cheval sont alors disponibles pour assurer des missions de sécurité, le 4^e escadron de spahis tunisiens, escadron de tradition tenant garnison à Tunis depuis 1948, et le 8^e escadron de spahis tunisiens, créé en 1952 et implanté au Kef.

En 1954, pour renforcer le potentiel des forces, ces deux escadrons seront intégrés dans une nouvelle unité : le 4^e régiment de spahis tunisiens.

Reconnaitances à cheval, patrouilles de sécurité, ratissages, souvent dans des régions impraticables aux véhicules, assauts sur des positions ennemies, les spahis connaîtront de nombreux succès^[réf. nécessaire]. À plusieurs reprises, le 4^e régiment de spahis tunisiens ira en Algérie prêter main-forte aux unités en opération.

Le 4^e régiment de spahis tunisiens sera dissous le 19 février 1957.

Guerre d'Algérie (1954-1962)

L'option spahis à cheval

Après la Seconde Guerre mondiale, la France des unités de cavalerie montée n'existe plus : ces unités devenaient obsolètes face aux véhicules blindés et plus tard aux hélicoptères. Mais la guerre d'indépendance en Algérie en 1954 vient modifier la donne. Une cavalerie légère à cheval semble adaptée aux conditions du conflit qui se développe. La topographie est tourmentée, les oueds, même modestes, coupent profondément le terrain, routes et pistes sont rares, l'ennemi est éparpillé et se dilue facilement, pour être mobile son armement reste relativement léger. Les piémonts et les plateaux peu couverts sont dès lors un théâtre parfaitement adapté au déploiement d'une troupe montée à même de remplir les missions propres à la cavalerie légère : renseignement, reconnaissance, découverte, exploitation, etc.



Groupe de spahis durant la guerre d'Algérie.

Le cheval permet une économie d'hommes : une troupe à cheval peut couvrir en largeur, en profondeur, en vitesse, plusieurs fois ce que ferait le même effectif à pied. Le cavalier se fatigue moins que le fantassin et reste donc plus longtemps dispos. Il est peut-être également moins vulnérable au feu ennemi : en terrain découvert celui-ci se manifeste de plus loin sur une cible plus mobile et moins distincte, la monture faisant corps avec son cavalier et du même coup le protégeant.

Les spahis, mieux que tous autres cavaliers montés (chasseurs à cheval, hussards...) furent privilégiés pour remplir ces missions en Algérie ; le spahi est en effet consubstantiel à l'histoire, à la géographie, aux populations et aux remontes de ce pays. Leurs qualités opérationnelles, leur fluidité, la discrétion, la rapidité de leurs déplacements et l'effet de surprise qu'elles réservent à l'ennemi, en feront des combattants redoutés et redoutables comme le confirme un rapport interne de l'ALN : « Ils passent partout, ils vont plus vite que nous »^[réf. nécessaire].

C'est ainsi que dès 1955, trois escadrons à cheval sont mis sur pied, suivis peu après par la création de trois régiments montés, les 5^e, 9^e et 23^e, un régiment dans chacun des trois corps d'armée présents en Algérie : respectivement Alger, Oran et Constantine. Chaque régiment était constitué d'un escadron de commandement et de quatre escadrons d'intervention de quatre pelotons chacun ; soit un effectif équin d'environ 700 chevaux par régiment.

Au niveau de la troupe, les spahis étaient majoritairement des « Français de souche nord-africaine » (FSNA par opposition à FSE, « Français de souche européenne ») ; ils avaient un contact facilité avec des populations locales plus inquiètes qu'hostiles, partageant avec elles leur mode de vie de ruraux, et l'usage qu'elles faisaient souvent elles-mêmes du cheval.

Sur les territoires où ils étaient implantés et déployés la mission au quotidien de ces régiments de spahis était la pacification, en clair permettre aux populations de vivre en paix : les soustraire à l'emprise et au rançonnement des indépendantistes ; créer à l'égard de ceux-ci un climat permanent d'insécurité et les faire refluer dans des zones où ils auraient à se mesurer aux forces françaises dans le cadre d'opérations militaires de plus ou moins grande envergure ; des opérations auxquelles souvent des unités de spahis étaient invitées à participer soit à cheval soit à pied.



Groupe de spahis au point d'eau.

La guerre à cheval appartenant à un passé déjà lointain, il fallut, non sans difficultés, reconstituer cette cavalerie, les montures, les équipements mais surtout l'enseignement ; les centres de Saumur en France et d'Hussein-Dey en Algérie s'efforcèrent d'inculquer les principes de base, d'autant plus nécessaires que les jeunes cadres ne trouvaient plus dans leurs nouvelles unités ces sous-officiers anciens parfaitement rodés et aptes à leur apprendre les ficelles d'un métier dur et qui ne s'improvise pas^[style à revoir].

Pour ce qui est des officiers supérieurs ou subalternes, l'armée de métier ne manqua pas de volontaires à se porter candidats, souvent enthousiastes^[réf. nécessaire], pour s'adapter aux contraintes propres aux commandements dans ces régiments. La tradition, le panache, le goût pour l'équitation n'étaient pas absents de leurs motivations.

En dehors des grosses unités montées que furent les trois régiments de spahis, le cheval fut également utilisé pendant le conflit algérien dans des unités plus modestes telles que les compagnies nomades et les harkas.

La Mondaine

Il était en revanche beaucoup moins simple de trouver des chefs de pelotons. C'est pour cela que fut créée à Saumur une brigade d'instruction d'EOR montée, qui, très vite, sera baptisée « La Mondaine ».

Contrairement à ce qu'ont affirmé certaines « mauvaises langues » parmi les postulants non retenus, les critères de choix ne comportaient ni l'obligation de sonner passablement de la trompe, ni de posséder une particule, mais ils exigeaient un minimum de connaissances équestres.

Pour les candidats une certitude : être affecté en Algérie dans une unité montée de combat. Les volontaires affluèrent. Six brigades se succéderont de 1956 à 1962. Plus d'une centaine d'officiers de réserve, sortis avec le grade de sous-lieutenant ou celui d'aspirant selon leur mérite ou leur chance, furent ainsi formés et affectés dans les différentes unités montées.

Les Vétos

[modifier | modifier le code]

Les chevaux se substituant aux blindés, fi des ingénieurs et mécaniciens, il fallait des spécialistes pourvoyant aux soins et au maintien en état du « matériel animal ». Ce furent les *vétos*, de jeunes vétérinaires effectuant leur service militaire. Formés à Compiègne au Service Vétérinaire des Armées, à la fois sur le plan militaire et à la spécialité hippotechnie propre à la cavalerie montée, ils seront affectés à raison d'un véto par escadron monté.

Ils partageaient la même vie que leurs camarades du même âge aspirants ou sous-lieutenants sortis de Saumur. Totalement intégrés à la vie des escadrons dans leurs cantonnements respectifs ; ils participaient, quand nécessaire, aux opérations sur le terrain. Leur statut hors hiérarchie dans leur unité d'affectation comme leur savoir, leur donnait une indépendance et une autorité qui en faisait à la fois des camarades très appréciés des chefs de peloton, mais aussi de précieux auxiliaires des commandants des escadrons.

Dans les actions auprès des populations ils prenaient aussi leur part, sachant prodiguer quand il le fallait une assistance médicale et vétérinaire.

Morts au champ d'honneur

[modifier | modifier le code]

Cinq sous-lieutenants, chefs de peloton à cheval issus de la Mondaine, et un Véto, sont tombés au champ d'honneur en Algérie.

- S-Lt des Roches de Chassay, 5^e RSA, le 2 mars 1957 à Aumale.
- S-Lt Rousseau Panhard, 9^e GESA, le 10 septembre 1957 à Aïn el Hadjar.
- S-Lt Saint Olive, 9^e RSA, le 14 juin 1958 à Blandan.
- S-Lt Langlois Meurine, 5^e RSA, le 27 avril 1959 à Rouina.
- S-Lt Le Marignier, 23^eel RSA, le 14 janvier 1961 au Djebel Alouat.
- Aspirant vétérinaire Wendling, 5^e RSA, le 17 octobre 1961.

Régiments de spahis

Les régiments montés en Algérie

Le 5^e régiment de spahis



Fort de quatre escadrons de combat et d'un escadron de commandement et des services, le 5^e régiment de spahis algériens, régiment à cheval, a été reconstitué aux ordres du lieutenant-colonel Marzloff, le 16 février 1956. Basé d'abord à Aumale (100 km au sud d'Alger), il déménagera au mois d'avril 1958 vers le secteur de Duperré dans la vallée du Chélif, entre les massifs du Dahra et de l'Ouarcenis sur le grand axe routier et ferroviaire allant d'Alger à Oran.

Six officiers, 1 aspirant vétérinaire, 9 sous-officiers et 44 spahis du régiment auront donné leur vie pour la France.

Le 5^e RSA sera dissous le 1^{er} août 1962.

Le 9^e régiment de spahis



Formé le 1^{er} août 1959, le 9^e régiment de spahis est issu du 9^e GESA implanté depuis 1956 dans le secteur de Blandan au sud du port de La Calle le long de la frontière tunisienne, puis à Oued Zenati et Montcalm dans le Constantinois jusqu'en mai 1960 date à laquelle le 9^e RSA quittera définitivement le Constantinois pour les hauts plateaux du Sud-Oranais.

Au prix de 26 morts, le 9^e RSA aura saisi 252 armes et fait régner la paix française dans ses secteurs du Constantinois et du Sud-Oranais.

Le 9^e RSA sera dissous en septembre 1962.

Le 23^e régiment de spahis



Le 23^e régiment de spahis est formé en août 1958 à partir d'unités montées venues de 3^e régiment de spahis marocains (burnous bleu) et du 10^e GESA (burnous rouge). D'abord implanté à Saïda dans le Sud-Oranais, il passera en 1960 à Géryville sur les Hauts-Plateaux.

Le 23^e RSA sera dissous le 31 juillet 1962.

Le 7^e escadron de spahis de Senlis (1954-1962)



Les spahis de Senlis, splendide troupe d'élite et de parade, n'ont certes pas participé en tant que tel aux opérations en Algérie; en revanche, et à deux reprises, le 7^e escadron est venu renforcer le dispositif des forces en Tunisie. Et pendant toute la durée du conflit algérien, nombre de cadres des spahis de Senlis vinrent rejoindre les trois régiments algériens et participer aux combats.

Le 7^e escadron de Senlis sera dissous le 30 novembre 1962.

Régiment de spahis en activité (au 9 novembre 2009)

1962 annonce la fin de ces formations militaires coloniales. Aujourd'hui, seul subsiste le 1^{er} régiment de spahis stationné à Valence. Il participe activement aux interventions militaires extérieures menées par la France dans le cadre de ses accords de défense.

Régiment de spahis dissous

Régiments de spahis algériens dissous

1^{er} régiment de spahis algériens (1831-1964)

- 2^e régiment de spahis algériens (1832-1962)
- 3^e régiment de spahis algériens (1832-1964)
- 5^e régiment de spahis algériens (1914-1962)
- 6^e régiment de spahis algériens (1914-1956)
- 7^e régiment de spahis algériens (1921-1962)
- 8^e régiment de spahis algériens (1921-1962)
- 9^e régiment de spahis algériens (1921-1961)
- 10^e régiment de spahis algériens (1922-1958)
- 11^e régiment de spahis algériens (1920-1923)

- Régiment de spahis auxiliaires algériens (1914-1915)

Régiments de spahis tunisiens dissous

- 4^e régiment de spahis tunisiens (1882-1957)
- 5^e régiment de spahis tunisiens (1929-1933)
- 12^e régiment de spahis tunisiens (1922-1929)

Régiments de spahis marocains dissous

- 1^{er} régiment de spahis marocains
- 2^e régiment de spahis marocains (1912-1962) devenu 22^e régiment de spahis en 1958.
- 3^e régiment de spahis marocains (1922-1962) devenu 23^e régiment de spahis en 1958.
- 4^e régiment de spahis marocains (1927-1963) devenu 24^e régiment de spahis en 1959.
- 5^e régiment de spahis marocains (1943-1955)
- 6^e régiment de spahis marocains (1944-1962)

Le cheval Barbe et son harnachement



Harnachement spahi.



Harnachement officier avec téléphone de campagne.

Ce cheval berbère, s'il n'a pas toutes les élégances de l'Arabe, lui est supérieur en endurance et adresse et croisé avec lui, donne un Arabe-barbe à l'influx nerveux revigoré particulièrement apprécié de l'armée française.

Article détaillé : Barbe (cheval).

Au temps des rois de France^[Quand ?] on^[Qui ?] lui trouvait « *beaucoup de nerf, de légèreté et d'haleine* »^[réf. souhaitée]. Plus tard en Crimée, il se révéla le seul cheval apte à résister aux rigueurs de la campagne. Malgré sa petite taille, il possède des qualités exceptionnelles à l'obstacle. Grâce aux chevaux barbe, les unités montées se sont avérées parfaitement adaptées aux emplois qui en ont été faits.

Uniformologie

Couleur du burnous



Le futur général Armand-Octave-Marie d'Allonville commande les gendarmes maures, qui en 1841 vont porter une tenue à l'orientale, similaire à celle des spahis¹².



Spahi algérien en 1900.

Au début de la conquête de l'Algérie, afin de les distinguer au combat, les cavaliers indigènes utilisés par le corps expéditionnaire français sont vêtus d'un burnous vert, couleur symbolique de l'islam.

L'effectif de ces supplétifs croissant et la teinture verte se raréfiant, on adopte le « gros bleu » des uniformes de l'armée française. Les cavaliers arabes refusent ces burnous bleus qu'ils donnent à leurs esclaves dans leurs tribus. Ce refus est motivé par le fait que cette couleur est celle des manteaux des juifs de l'époque. L'intendance se reporte alors sur la couleur garance utilisée pour les pantalons des fantassins. C'est ainsi que le rouge, teinte usuelle des burnous des notables et des cavaliers de grandes tentes, devient la couleur traditionnelle des burnous des spahis algériens.

Tenue traditionnelle

L'uniforme des spahis algériens ne changera pratiquement pas de 1840 à 1962, au moins pour ce qui est de la tenue de tradition adoptée pour les cérémonies et prises d'armes après 1915.

De coupe « orientale » ou encore appelée « à la turque », il se compose pour les cavaliers indigènes d'une coiffe particulière dite « guénour » constituée d'une calotte rigide de forme arrondie, en gros feutre écru dedans et rouge dessus, recouverte d'un « haïk », grand chèche de coton blanc, fixé par une corde de tête en poil de dromadaire, dite « kheït », d'une dizaine de mètres de long. Outre le « burnous » de drap garance, cette immense cape à capuchon dont la pièce de cœur, d'abord bleu pour tous les régiments jusqu'en 1886, passe à la couleur du régiment après cette date, un second « burnous » de laine blanche est porté en dessous du premier. La « bedaïa », veste-boléro de forme arabe, en drap garance, parements de manches bleu de ciel et tresses noires, est portée sur le « sédria », gilet arabe en drap bleu de ciel à tresses noires. Le « tombô » de la veste, sorte de fausse poche dessinée par une arabesque de la tresse décorative, est à la couleur du régiment. Le pantalon arabe le « sarouel » (dit aussi « saroual », « seroual » ou encore « serouel ») est d'une forme très ample et sans séparation d'entre-jambes. La chaussure arabe est constituée de l'assemblage des « thémags », hautes bottes molles sans semelle en cuir maroquin rouge, accompagnées à cheval par des « khoffes », sur-bottes fendues en cuir maroquin rouge, ou en service à pied par des « sabates », sorte de mocassins. Une ceinture de laine rouge, finement rayée de bleu et de blanc (40 centimètres de large pour six mètres de long) vient s'enrouler à la jonction du bas du gilet et du haut du sarouel (cette ceinture est destinée à tenir les intestins au chaud pour lutter contre la dysenterie).

Les cavaliers français, comptant pour environ 20 % des effectifs, portent une coiffure différente, composée d'une « chéchia », calotte molle en feutre rouge terminée par un petit gland de soie frangé à la couleur de l'escadron (puis bleu foncé pour tous vers 1900), et en grande tenue jusque vers 1900, d'une calotte plate en drap garance et bleu-foncé sur laquelle s'enroule un turban blanc rayé de bleu et une cordelette de soie terminée par quatre petits glands de passementerie à franges à la couleur de l'escadron, appelée « distinctive » (à noter que cet accessoire est aussi porté par-dessus la corde en poil par les indigènes). Ils remplacent aussi la chaussure arabe par des bottes en cuir noir de coupe européenne, puis après 1900 par des houseaux et des brodequins cloutés (adoptés aussi par les cavaliers indigènes par la suite).

Jusqu'en 1900-1905, les trompettes se distinguent par un uniforme identique dans sa coupe mais de couleur inversée: veste et gilet bleu ciel à tresses jonquille et parements de manches écarlates, « burnous » de dessus bleu ciel à tresses jonquille et pièce de cœur écarlate, « sarouel » rouge à tresses jonquille. Le turban des trompettes françaises est blanc rayé de rouge, les trompettes indigènes continuant de porter le guénour.

En 1914, les chasseurs marocains, futurs spahis marocains, disposent d'une tenue inspirée de celle de la cavalerie de la garde du Sultan (la garde noire) et adoptée à partir de 1910-1912. Une « chéchia » de feutre rouge, une veste longue à col rabattu en drap rouge, un « sarouel » de forme arabe en drap bleu sans tresse et des houseaux en maroquin rougeâtre à boucles de cuivre portés avec des brodequins cloutés en composent les grandes lignes. Mal connue aujourd'hui, cette tenue comportait aussi un burnous, sans doute en poil de dromadaire et probablement de couleur beige marron. La chéchia était cachée par un empilement parfois imposant de chèches de couleur sable, cachou ou marron foncé. Notons aussi ce détail pittoresque toujours présent au début du conflit : les traditionnelles « nouaders » des cavaliers berbères, longues touffes de cheveux ébouriffés, graissées au beurre de chamelle, qui émergeaient de part et d'autre au-dessus des oreilles. En 1917, les spahis marocains sont engagés dans la campagne d'Orient. Très mal équipés, pour se protéger du froid et remplacer leurs vêtements en loques, ils utilisent des couvertures marron et kaki de l'intendance dans

lesquelles ils se taillent des burnous. L'intendance propose de leur fournir des burnous réglementaires, mais ils refusent la couleur garance donnée usuellement aux esclaves dans leur pays, à laquelle ils préfèrent le bleu foncé qui est la couleur portée par les notables berbères. Satisfaction leur est donnée. C'est ainsi que, depuis 1917, les spahis marocains se distinguent des algériens en portant le burnous bleu.

À partir de fin 1914, alors que les régiments métropolitains adoptent dans l'urgence de nouveaux effets en drap bleu "horizon", le drap kaki est octroyé en priorité aux régiments de l'armée d'Afrique et à une partie des troupes coloniales. Tout d'abord de teinte allant du marron jaune au vert caca d'oie, la nouvelle tenue des spahis relègue l'uniforme oriental aux effets de sortie ou de prise d'armes. Le « sarouel » adopte une forme moins ample et à jambes séparées, dite « culotte cycliste » ou « culotte russe », la veste de coupe européenne remplace les effets arabes, les chèches blancs des cavaliers algériens disparaissent au profit de chèches beiges ou sable, les cuirs des équipements, des houseaux et des brodequins deviennent fauves, les chéchias, lorsqu'elles ne sont pas remplacées par le casque métallique Adrian modèle 1915, sont masquées par des manchons de toile sable ou cachou.

De ces premiers essais restés sous le sobriquet de drap « moutarde » naîtra la nuance "kaki" vert foncé, qui s'impose pour toute l'armée après 1922.

En 1927, à l'instar des zouaves et des tirailleurs algériens et tunisiens, les spahis algériens et tunisiens renouent avec la tenue de coupe orientale, et perçoivent un uniforme de tradition similaire à celui porté avant guerre. Trois ans plus tard, les spahis marocains, comme leurs camarades des régiments de tirailleurs marocains, touchent à leur tour une tenue de tradition. Celle des spahis marocains reprendra dans ses grandes lignes la tenue qu'ils portaient avant 1914, avec le burnous bleu foncé dont la pièce de cœur est désormais vert foncé pour tous les régiments. Ces tenues de tradition continueront d'être portées aux cérémonies et prises d'armes, ainsi qu'en tenue de sortie, jusqu'à la fin de la décolonisation de l'Afrique du Nord.

L'équipement

Pour la tenue « à la turque », ceinturon, bélière et dragonne de sabre, giberne et banderole, cartouchières et baudrier-cartouchières, bretelle de mousqueton, étui de pistolet (« kobourg ») puis de revolver, courroie de trompette..., tous les équipements de cuir des spahis sont de couleur rouge et en cuir quadrillé, avec boucles, boutons, mousquetons en laiton.

Le « toug »

Au cours de sa carrière de redoutable sabreur, Youssef, le « père des spahis », a pour monture un magnifique étalon blanc qu'il affectionne particulièrement. Lors d'un combat, l'animal est tué sous lui. Voulant garder un souvenir de ce cheval, Youssef lui fait prélever la queue et la fait monter sur une lance qui devient son fanion de commandement : le « toug ». À partir de ce moment, une queue de cheval est ajoutée à tous les fanions de commandement des spahis. Au fil des ans, la plupart des unités de cavalerie française adopteront (indûment) cette tradition qui subsiste aujourd'hui. En règle générale, le fanion et la queue qui l'accompagne sont offerts à l'officier qui quitte son commandement, un fanion neuf, en tous points identique au précédent, le remplace.

Cette appellation de « toug », « thoug » ou encore « touc » ne semble pas avoir été employée avant les années 1950 dans les régiments de spahis. Le toug était déjà apparu en France

depuis la campagne d'Égypte, l'étendard tricolore des Mamelouks de Napoléon 1^{er} étant escorté de quatre cavaliers porteurs de toug, d'où pendait une queue de cheval (2 noires, 1 rouge, 1 blanche). Emprunté au nom de l'emblème de commandement des anciennes armées turques, le toug existait dans les armées ottomanes depuis plusieurs siècles sous la forme d'une demi-pique garnie d'une queue de cheval ou de yak, tradition qui trouve différentes origines dans les récits des guerres entre turcs et chrétiens avant le XVI^e siècle. On retrouve des formes similaires de ce toug dans les antiques armées chinoises, tartares ou mongoles, où on les utilisait à la manière d'un signe de ralliement. Il semble que certains régiments de cavalerie européens avaient perpétué cette mode bien avant le XIX^e siècle (« bunczuk » des lanciers de Pologne, « bountchouk » des cosaques de l'Ukraine...).

D'autre part, il était de coutume en Afrique du Nord, bien avant Youssouf, que la queue du cheval d'un chef ou d'un guerrier de haut rang, tué sous son cavalier au cours d'un engagement, soit coupée pour orner la tente de ce dernier, ou lorsque le cavalier était tué, qu'elle soit brandie au bout d'une pique avec un vêtement du défunt pour ouvrir son cortège funèbre. Youssouf aurait donc emprunté à ces différentes traditions pour créer son emblème de commandement, mode couplée à l'usage du fanion dans tous les régiments de spahis par la suite, avant de devenir la règle de tous les régiments de cavalerie.

Le harnachement des spahis

Le premier Arabe qui utilisa un harnachement fut Ali, parent de Mahomet. C'était un tapis constitué de six feuilles doubles en feutre, colorées en vert, rouge et bleu : le « tarar ». Par la suite, ce tapis est bordé de cuir et de soie rouge.

Lorsque les spahis arrivent en Afrique du Nord, ils disposent d'un harnachement turc avec un « garbous » (pommeau avant de la selle) et une « guéda » (troussequin arrière de la selle) très relevés. Ces excroissances sont destinées à maintenir le cavalier quasi-debout dans sa selle lors des charges ou des chocs frontaux avec ses adversaires. Les étriers au plancher large et voûté et aux parois convexes, permettent aux pieds d'être solidement calés. Ils sont suspendus à des cordes en laine tressée.

Dans ce Maghreb islamisé depuis le VII^e siècle, les cavaliers locaux utilisent le harnachement arabe. Avec le temps, c'est ce dernier matériel, plus facile à trouver, qui remplace progressivement l'équipement turc des sipahis. L'arçon est en bois gainé de peau de chèvre et recouvert d'une « chemise », housse en cuir maroquin rouge. Le poitrail est en cuir quadrillé rouge de même que la têtère, qui comporte des œillères, indispensables accessoires pour l'utilisation de rênes à fouet. Le tapis de selle est à 6 feuilles de feutre épais, 4 bleu nuit et deux blanches. Celle qui est sur le dessus est tapissée d'empiècements en cuir rouge. Vers 1870 les étrivières deviennent en cuir fauve. Le spahi range une partie de son équipement d'écurie dans un bissac de toile beige à renforts de cuir fauve, enfilé sur le troussequin. Notons aussi le mors arabe, très particulier, muni d'un anneau dans lequel la langue de l'animal est engagée, et dont le maniement dans des mains non expérimentées peut être cruel.

Biographie

Naissance	11 juillet 1808 Île d'Elbe
Décès	16 mars 1866 (à 57 ans) Cannes
Nom de naissance	Joseph Vantini
Surnom	<i>Général Yusuf</i>
Nationalité	 France
Activité	Officier 
Conjoint	Mme Weyer

Spahis célèbres

Joseph Vantini



Fonction

Gouverneur de la province de Constantine

1836-1837

Autres informations

Grade militaire	Général 
Conflits	Conquête de l'Algérie par la France Guerre de Crimée 
Distinction	Grand-croix de la Légion d'honneur

Joseph Vantini, dit « **Yusuf**¹ », né le 11 juillet 1808 à l'île d'Elbe et mort le 16 mars 1866 à Cannes, est un général français.

Interprète dans l'armée d'Afrique, à la tête d'un corps de cavaliers indigènes (spahis), il joue un rôle important dans la conquête de l'Algérie².

Il est élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur en 1860³.

Biographie

Origines et jeunesse

Le Général Yusuf n'avait conservé aucun souvenir de sa famille, se rappelant seulement avoir vu Napoléon I^{er} en 1814⁴. Il semble qu'il soit né d'un grenadier corse au service de Napoléon I^{er} et qu'il ait été élevé par la sœur de l'empereur, Pauline Bonaparte, jusqu'à l'âge de trois ans⁵. Vers cette époque, il fut embarqué pour Florence où on l'envoya poursuivre ses études ; mais le navire qui le transportait ayant été capturé par un pirate barbaresque⁶, conduit à Tunis, il échut en partage au Bey. Devenu musulman temporairement, et placé dans le sérail de Mahmoud Bey, il ne tarda pas à se concilier l'affection de ses maîtres⁴.

Ayant appris en peu de temps le turc, l'arabe, l'espagnol⁴, il gagna, par son adresse dans tous les exercices militaires, l'amitié du Bey⁴ mais, engagé dans une intrigue avec une des filles du Prince et surpris, un jour, dans un de ses rendez-vous, par un gardien, il conçut aussitôt l'audacieuse résolution de le suivre dans les jardins et de s'en débarrasser. Il jeta le corps dans une piscine profonde, n'en conservant que la tête et, le lendemain, pendant que la jeune princesse l'entretenait des vives terreurs auxquelles elle était en proie, il la conduisit, pour toute réponse, dans la chambre voisine, et lui montra, dans l'une des armoires, la tête de l'esclave dont il avait arraché la langue. Comme cette aventure pouvait néanmoins finir par s'ébruiter, il ne songea plus dès lors qu'à quitter Tunis, prépara son évvasion et reçut pour cela l'aide de Jules de Lesseps⁵, fils du consul de France, ainsi que d'Amédée Van Gaver, important négociant français de Tunis⁷.

Pendant quelques jours, feignant d'être malade, il obtint la permission de sortir du sérail, et, trompant la vigilance de ses surveillants, il put aisément concevoir les moyens de s'échapper. C'était au mois de mai 1830. Le brick français *l'Adonis* était à l'ancre dans la rade ; un canot devait l'y conduire, mais cinq Turcs étaient postés là pour s'opposer à son embarquement. Yusuf, qui les avait vus de loin, remarqua qu'ils avaient laissé leurs fusils en faisceau sur un rocher : il s'élança de ce côté, jeta les armes à la mer, se débarrassa de deux de ces hommes, mit les autres en fuite, et gagna l'embarcation⁸, qui avait l'ordre de rallier la flotte française à Alger. Peu de jours après, le 16 juin 1830⁹, il débarquait à Sidi-Ferruch⁶.

Campagne de 1830 en Algérie

Placé par le général en chef Comte de Bourmont comme interprète militaire auprès du commissaire général de police, il accomplit plusieurs missions auprès des chefs des diverses populations éloignées, qui lui ouvrirent la carrière des armes. Nommé capitaine⁶ dans le 1^{er} régiment des chasseurs d'Afrique le 25 mai 1831, il fut ensuite promu aux fonctions de *khalifa* auprès de l'agha des Arabes¹⁰.

Désigné par le duc de Rovigo pour faire partie de l'expédition de Bône, il assiste le capitaine d'artillerie d'Armandy, et son rôle dans l'investissement de la citadelle, la nuit du 27 mars 1832, lui vaut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Émile de Kératry racontera en 1887 que Yusuf escaladera la Kasbah par une corde de soixante mètres de long¹¹, suivi par 29 marins de la Béarnaise.

Il contribua plus tard à conserver cette conquête à la France¹². Depuis huit jours, la poignée d'hommes à laquelle avait été confiée la défense de la ville, était enfermée dans la casbah : Yusuf, averti par un de ses gens que les Turcs avaient formé le complot de l'assassiner pendant la nuit, de massacrer les Français et de s'emparer du fort, va trouver le capitaine d'Armandy qui commandait la garnison, lui fait connaître l'imminence du danger, et lui déclare qu'il ne sait qu'un moyen d'y échapper¹³.

« Il faut, que je sorte avec mes Turcs, ajoute-t-il. — Mais ils te tueront, répond l'officier français. — Que m'importe, répond Yusuf ; j'aurai le temps d'enclouer les pièces qui sont à la marine. Je succomberai, je le prévois, mais tu seras sauvé, et le drapeau français ne cessera pas de flotter sur Bône¹³. »

À peine a-t-il prononcé ces mots qu'il sort, suivi de ses Turcs. La porte de la casbah est aussitôt murée derrière lui ; parvenu au bas de la ville, Yusuf s'arrête, et s'adressant à sa troupe :

« Je sais, dit-il, qu'il y a parmi vous des traîtres qui ont résolu de se défaire de moi dans la nuit prochaine. Je les connais, qu'ils frappent d'avance ceux qui ne craindront pas de porter la main sur leur chef¹³. »

Puis se tournant vers l'un d'eux : « Toi, tu es du nombre » , lui dit-il, et il l'étend mort à ses pieds. Cet acte de résolution déconcerte les conjurés ; ils tombent à ses genoux, et lui jurent une fidélité à laquelle ils n'ont pas manqué depuis¹³.

Autres campagnes en Algérie

Yusuf se fit encore remarquer pendant les campagnes de 1832 et 1833, et fut nommé, le 7 avril 1833, chef d'escadron dans le corps des spahis réguliers du « colonel-agma » Marey.

À l'époque de l'expédition du maréchal Clauzel sur Mascara, Youssouf arriva à Oran, après avoir traversé plus de vingt lieues de pays, accompagné seulement de quelques cavaliers ; le maréchal lui confia alors le beylik de Constantine par décret en date du 21 janvier 1836. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1835.

Sa conduite distinguée en 1836 et 1837 lui valut, le 18 février 1838, sa nomination par ordonnance royale au grade de lieutenant-colonel aux spahis réguliers de Bône¹⁴.

Il fit, à la tête de son corps de spahis, les campagnes de 1838 à 1841. Il a été nommé colonel de la cavalerie indigène d'Afrique le 19 mai 1842, et promu au grade de maréchal de camp après la bataille d'Isly¹⁵. Le général Yusuf continua à se montrer combattif dans la lutte contre Abd el-Kader : lors de la prise de la smala d'Abd el-Kader par le duc d'Aumale, le 16 mai 1843, le premier échelon est composé des spahis et du goum, commandé par le colonel Yusuf ; le 23 décembre 1845, il battit l'émir à Tenda dans un combat de cavalerie. Le 13 mars 1846, il l'atteignit de nouveau, le battit, lui enleva tous ses bagages et fut sur le point de l'enlever lui-même.

Le 4 décembre 1852, il prend l'oasis de Laghouat, avec le général Aimable Péliissier¹⁶.

La guerre de Crimée

En 1854, durant la guerre de Crimée, le général Yusuf fut chargé, en Bulgarie, d'organiser en spahis quatre régiments de spahis d'Orient, ou bachi-bouzouk, qui n'épargnaient pas plus

les Turcs que les Bulgares et qui, à la suite de grosses pertes, furent licenciés au bout de deux mois¹⁷.

Création du corps des spahis

C'est Joseph Vantini qui crée le 9 mars 1831 le corps des spahis dans l'armée française. Ce sera également lui qui sera chargé de recruter ces nouveaux régiments. Ce corps militaire va par la suite se développer et être à l'origine de nombreux faits d'armes *spahis*.

États de service¹⁸

- Capitaine, le 2 décembre 1830
- Capitaine, 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique, le 1^{er} mars 1832
- Capitaine, 3^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, le 14 février 1833
- Chef d'escadron, 3^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, le 9 avril 1833
- Chef d'escadron, Spahis réguliers de Bône, le 9 janvier 1835
- Lieutenant Colonel, Spahis réguliers d'Oran, le 18 février 1838
- Colonel, commandant les vingt escadrons de Spahis, le 19 mai 1845
- Maréchal de camp, commandant la brigade des trois régiments de Spahis, le 19 juillet 1845
- Général de Brigade, commandant la division d'Alger, 1855
- Général de Division, commandant la division d'Alger, le 18 mars 1856.

Décorations

-  Grand-croix de la Légion d'honneur (19 septembre 1860)
 - Grand Officier, 22 décembre 1852
 - Commandeur, 6 août 1843
 - Officier, le 14 août 1835
 - Chevalier, 17 mai 1832
- Médaille de Crimée
- Grand-croix du Nichan Iftikhar (Tunisie)
- Décoré des ordres de l'Aigle rouge de Prusse et de Saint Lazare.

Publications

Il publie sa vision de la guerre en Algérie et de la manière de la faire, en rendant hommage au général Bugeaud. L'opuscule, se terminant sur un vibrant plaidoyer pour une conquête de la Kabylie, est édité trois fois :

- *La Guerre en Algérie*, Alger, 1850, Imprimerie de A. Bourget (1^{re} édition)
- *De la Guerre en Afrique*, Paris, 1851, Librairie Militaire de J. Dumaine (2^e édition)
- *De la Guerre en Afrique*, 2023, Éditions de la Germonière, avec annotations, (ISBN 9798375227924) édité erroné (3^{ème} édition)

Vie privée

Il est naturalisé français par des lettres reçues le 2 mars 1839¹⁹.

Mariage

Au faîte des honneurs, certains se « découvrent » ses parents et tentent de se rapprocher de lui. Il leur répond : « Je suis le fils de mes œuvres et de mon sabre. »

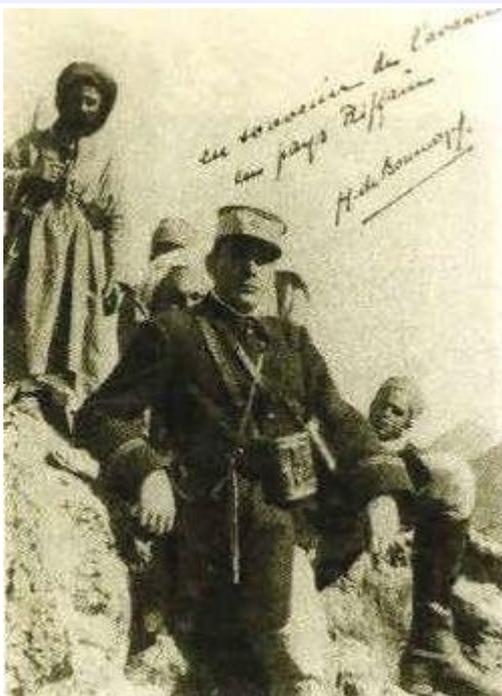
Il abjure la religion musulmane et est baptisé le 14 février 1845 en la chapelle de l'église Saint-Thomas-d'Aquin de Paris, en présence uniquement de la famille Weyer et de l'intendant général Genty de Bussi²⁰. Ses parrains et marraines seront : le duc de Mortemart et sa femme la duchesse, M. et M^{me} Horace Vernet. Le 1^{er} mars 1845, et dans la même église, il épouse Adélaïde Weyer, sœur du maréchal des logis Gustave Weyer, qu'il a décoré pour fait de guerre après la charge d'Isly⁵.

Mort

Il meurt à Cannes, le 16 mars 1866 à 2 h 10 du matin et est inhumé au côté de son épouse au cimetière Saint-Eugène d'Alger

Henri de Bournazel

Henri de Bournazel



Carte dédicacée par Henri de Bournazel (n.d.)

Surnom	<i>L'Homme Rouge</i>
Naissance	21 février 1898 Limoges

Décès	28 février 1933 (à 35 ans) Djebel Saghro, FR Protectorat du Maroc Mort au combat
Années de service	1916 – 1933
Conflits	Première Guerre mondiale Pacification du Maroc
	modifier

Henri de Bournazel¹ (Henri de Lespinasse de Bournazel, dit *L'Homme Rouge*) est un militaire français né à Limoges le 21 février 1898 et mort au combat le 28 février 1933, à la tête de ses goums marocains, dans les montagnes du jebel Saghro, région berbère du sud du Maroc (Anti-Atlas), lors des guerres de « pacification du Maroc »^{N1}. Il fit l'objet dans les années 1930 à 1950 d'un véritable culte patriotique, devenant pour certains le modèle du jeune officier.

Origine familiale

La famille de Lespinasse de Bournazel est une famille d'ancienne bourgeoisie du Limousin connue depuis le XVI^e siècle où ils donnèrent des marchands à Tulle avant que ses représentants n'occupent des charges financières et judiciaires locales et s'illustrent par leur service militaire.

Joseph de Lespinasse épousa en 1721 Marie Jarrige de Bournazel. Leur fils cadet, Jean Joseph (1725-1808), est l'auteur de la branche de Bournazel, il est seigneur de Bournazel, chevalier de Saint-Louis, écuyer. Il vote avec la noblesse en 1789².

Biographie

Né le 21 février 1898, à Limoges, Henri de Bournazel est le fils de Paul de Lespinasse de Bournazel (1866-1961)³, lieutenant de cavalerie, et de Mathilde d'Auzac 1870-1959⁴.

Le jeune Henri ou Henry⁵ de Bournazel est très vite séduit par le métier des armes et exprime des désirs d'évasion, particulièrement influencé par un oncle, officier de l'Armée d'Afrique, qui le fait rêver de pays exotiques.

Première Guerre mondiale

La Première Guerre mondiale éclate alors qu'il n'a que seize ans. Frustré de ne pouvoir s'engager à son âge, il se consacre totalement aux études (lycée privé Sainte-Geneviève) et prépare assidûment l'école militaire de Saint-Cyr. Lorsque son père, colonel, part avec son unité, le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, vers le front d'Orient en janvier 1916, il lui arrache l'autorisation de s'engager pour le 4^e régiment de hussards à Brissac-Quincé (près d'Angers).

La vie en casernement, à l'arrière, est loin de lui apporter toutes les satisfactions qu'il attendait. Son âge lui interdit de monter au front, et ce n'est qu'au mois de juin 1917 que son régiment emmène le jeune brigadier dans la région de Reims. Toujours volontaire pour les patrouilles de reconnaissance, il découvre cette vie tant souhaitée, avant d'aller se

ressourcer quelques jours au château de Bournazel, à Seilhac (Corrèze), lieu idyllique de son enfance, puis d'entrer à Saint-Cyr. Malgré les attraits de la vie d'école, il n'a qu'un désir : aller se battre.

En mars 1918, promu au grade d'aspirant, il retrouve enfin la « vie rêvée », au 4^e hussards qui fait bientôt mouvement vers la zone de Château-Thierry. Mais, atteint de la grippe espagnole, il passe quelques semaines de convalescence au château de ses pères, avant de rejoindre le front en septembre. Il reste jusqu'à l'armistice à la pointe du combat, obtenant brillamment la croix de guerre pour une action audacieuse le 10 novembre, et faisant encore trois prisonniers le matin du 11 novembre.

La vie en garnison dans la zone allemande occupée refroidit son enthousiasme. Puisqu'on se bat au Maroc, il parvient à obtenir, en même temps que le grade de lieutenant, son affectation à la disposition du général en chef commandant les troupes françaises au Maroc. Il embarque le 20 juin 1921 sur le *Volubilis*.

Maroc

Depuis la mise en place du Protectorat en 1912, le maréchal Lyautey y est résident général. Bien que l'armée française soit très présente dans le pays, de nombreux mouvements de résistance se lèvent dans tout le Maroc et s'opposent à la « *pax francesca* », particulièrement dans les régions montagneuses du Rif, et de l'Atlas et Anti-Atlas. Henri de Bournazel rencontre le maréchal Lyautey à Casablanca et obtient en janvier 1922 une affectation au 8^e spahis algériens à El Arba-Tahala, qu'il rejoint après avoir visité Rabat, Meknès et Fès. Il commence son acclimatation à la vie marocaine en assurant avec son escadron la protection des convois dans les défilés rocheux. C'est alors que le commandement décide de réduire la « poche de Taza » déjà entreprise l'année précédente, dans le Moyen Atlas autour du village de Skoura, fief de la rébellion.

Henri de Bournazel, muté au 22^e spahis marocains, basé à Médiouna, près de Casablanca, va pouvoir enfin participer aux engagements, insistant pour prolonger son séjour au Maroc.

El Mers

Le repaire des tribus guerrières des Marmoucha et Aït Seghouchen se tient dans le massif du Tichchoukt qui culmine à 2 800 mètres, et la position de Skoura est verrouillée au sud par le village d'El Mers qui commande l'accès par le col de Tigoulmamine.

Au mois de mai 1923 sous le commandement du général Poeymirau — « le père Poey » — l'encercllement du massif est entrepris, et de sévères accrochages se succèdent montrant l'opiniâtreté des guerriers tribaux adverses.

À l'extrême pointe de l'avant garde, le peloton d'Henri de Bournazel va connaître le 20 mai le véritable contact avec l'ennemi ; pour la conquête de l'éperon de Bou Arfa - au sud du massif du Tichchoukt - la bataille va durer toute la journée à travers des taillis épais ; la confusion s'accroît avec un brouillard intense qui couvre bientôt la région. Les Berbères chargent au poignard, et les troupes françaises se dégagent à la baïonnette. De cette journée,

« Henri de Bournazel a eu sa part de baroud. Déchaîné, grisé, riant d'un grand rire heureux, il a chargé à la tête de ses hommes en chantant — ce qui deviendra pour lui une sorte d'habitude. »

Les pertes ont été sévères de part et d'autre ; et dès le 9 juin une seconde phase se met en marche pour prendre pied sur le plateau de Bou-Khamouj qui domine et défend El Mers : nouvelle journée de combats très durs dans un terrain difficile et très boisé.

« Ici, encore Henri de Bournazel a été de la fête ! Pas un instant, il n'a quitté l'extrême pointe avancée ; il la mène à sa façon qui bientôt va devenir célèbre dans toute la troupe : avec un entrain débordant, exultant d'une joie puissante, gouaillant, riant, chantant, vêtu de pourpre, téméraire et élégant, impeccable et débridé tout ensemble. Adoré de ses hommes et admiré de ses compagnons, il est en train de créer chez eux la mystique du chic et de la bravoure de Bournazel. »

Enfin, troisième temps de la campagne, il faut emporter El Mers, où l'ennemi s'est replié en force. Dès l'aube du 24 juin, le groupement se met en marche avec à sa tête en éclairage l'escadron Bastien, dont l'élément le plus avancé est le peloton du lieutenant Henri de Bournazel ; à huit heures, le « père Poey », arrivé sur les lieux, donne l'ordre de poursuivre la progression.

À peine remis en route, l'escadron Bastien est violemment pris à partie ; de toutes parts, les Berbères surgissent des champs d'orge ; engageant le combat à l'arme blanche. Bientôt, le lieutenant Berger est tué et le capitaine Bastien grièvement blessé.

Henri de Bournazel prend alors le commandement de l'escadron et la direction du combat, et malgré une blessure légère à la tête, qui lui couvre le visage de sang, il entraîne ses hommes derrière lui, et dans un assaut final poursuit l'ennemi qui recule. Il atteint le premier le sommet qui domine El Mers en entonnant un air de fox-trot à la mode : « The love need », rapporte son camarade, le lieutenant Durosoy, qui, arrivant sur la crête, le hurle en réplique.

Et le soir, dans la ville conquise, sous la guitoune du prince Aage du Danemark, commandant d'une des compagnies de la Légion, les jeunes officiers encore enfiévrés par cette journée tumultueuse se réunissent autour d'un banjo, pour célébrer la victoire.

Déjà lors des combats précédents, l'adversaire remarquait ce cavalier en tunique rouge toujours en tête de ses troupes ; mais à El Mers commença de se forger la légende de son invulnérabilité, de sa baraka qui écarte les projectiles et dans les années qui suivent, il va conserver, à la tête de ses goums, cette tenue rouge, qui aux yeux de tous le fera reconnaître comme « *Bou vesta hamra* ».

Désormais Henri de Bournazel est définitivement conquis par le Maroc ; après un repos de six mois en France, il embarque à nouveau sur le Volubilis pour répondre à l'appel du « baroud », cette fois-ci dans la région du Rif, où le célèbre Abdelkrim el-Khattabi rassemble les résistants.

C'est dans les goums qu'il va servir, en tenue d'officier spahi. Certains de ses compagnons affirment alors que « sa tunique est enchantée » en raison de sa chance au combat. Il connaît des heures exaltantes, mais aussi la trahison de certains partisans. Pourtant son expression favorite reste en toutes occasions : « La vie est belle ! »

Après son mariage en octobre 1927 avec Germaine Irnis Lahens (1904-1987), il passe quelques années en France, est promu capitaine, mais ne résiste pas à l'appel du Maroc lorsque des opérations sont décidées dans la région du Tafilalet, repaire de dissidents, à la fin de l'année 1931.

Une fois le Tafilalet conquis et pacifié, Henri de Bournazel en est nommé administrateur, et se révèle aussi remarquable dans la gestion et l'aménagement que dans le combat.

Mais l'occupation du territoire par le makhzen et les troupes françaises n'est pas totale dans le Sud marocain et une dernière opération d'envergure se prépare pour prendre d'assaut le jebel Saghro (dans l'Anti-Atlas). C'est là que résident les derniers groupes de résistants de la tribu Aït Atta menés par le cheikh Assou Oubasslam.

Les opérations commencent le 13 février 1933. Le 21, le capitaine Henri de Bournazel entraîne ses hommes à la conquête d'un piton rocheux « La Chapelle ». Le 28 février, obéissant à l'ordre du général Giraud de recouvrir d'une djellaba sa tunique rouge, il monte à l'assaut de Bou Gafer et tombe, blessé une première fois, rassemble ses hommes, repart à la charge, mais est atteint à nouveau. Il meurt de ses blessures, le 28 février 1933, en plein djebel Saghro.

Hommages

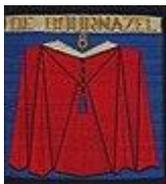
Lieux



Plaque de rue de la rue Henry-de-Bournazel à Paris.

- Une rue Henry-de-Bournazel dans le XIV^e arrondissement de Paris⁶.
- Des rues Henri-de-Bournazel à Versailles, Limoges, Quimper, Hyeres, Brive, Tulle, Montferrat^[Lequel ?], Seilhac (Corrèze), Preignac (Gironde), Le Verdon (Gironde), Nice, [Brest], etc.
- Une ancienne rue Bournazel à Casablanca (Maroc), actuelle nommé rue Ibnou Khatima (dans le quartier des Hôpitaux).
- Un ancien quartier de Casablanca (Maroc).
- Une rue Capitaine-de-Bournazel à Rabat (Maroc)^{N2}.

Organisations



Insigne du groupement n° 8 du chantier de jeunesse n° 24, comportant la veste rouge.

- La promotion 1932-1934 de l'école de Saint-Cyr fut baptisée promotion Bournazel en sa mémoire.
- Le chantier de jeunesse n° 3 de Bourg-en-Bresse basé à Tossiat (Ain) pendant la Seconde Guerre mondiale portait son nom ; ainsi que le groupement n° 8 du chantier de jeunesse n° 24 (*Le Pourquoi pas ?*), groupe basé dans l'Hérault et l'Aveyron.
- Une troupe scout de Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) portait son nom en 1960

- Le groupe des Scouts et Guides de France 1^{re} Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin) porte son nom, ainsi que le 1^{re} L'Isle-Adam (Val-d'Oise) et un groupe marin à Brest connu aujourd'hui sous le nom de IX^{ème} Marine.
- La corniche militaire (école militaire préparatoire à Saint-Cyr) de Toulon porte le nom de Corniche Bournazel.
- la troupe interfédérale de l'EMPT Tulle qui a porté le non H. de Bournazel ... Corrèze oblige ⁷.

Dans la fiction

La réputation héroïque du capitaine de Bournazel est telle en France qu'elle est même utilisée sous forme parodique mais en forme d'hommage dans un roman de Maurice Leblanc, mettant en scène les aventures d'Arsène Lupin, l'un des derniers romans de la série des 23 volumes composant la saga Lupin : *Les Dents du tigre*, paru en 1921 chez l'éditeur Pierre Lafitte.

Leblanc attribue dans ce roman à Arsène Lupin, engagé sous un faux nom dans la Légion étrangère, un fait d'arme authentique d'Henry de Bournazel qui, un jour, durant la révolte d'Abd El Krim dans le Rif, au Maroc, chargea à l'aube avec une nonchalance affectée, les mains dans les poches et la cigarette à la bouche, révélant son courage, un camp de redoutables cavaliers berbères endormis, traversant tout le camp sous les yeux stupéfaits des guerriers berbères, admiratifs et respectueux. Ces excellents tireurs firent feu sur l'intrus sans le toucher, ce qui, avec cet acte d'un courage inouï fit beaucoup pour entretenir parmi les rebelles, et à leur suite le Maroc puis la France entière, la légende d'invincibilité de « l'Homme à la veste rouge ».